

D'ocre et d'azur

Sur la route de la soie...

Il y eut d'abord Khiva
Khiva l'oasis
T oi, précieuse fille du désert,
T a robe a la couleur de la rose des sables.
Derrière tes hauts remparts, tantôt roses ou dorés,
Qui impriment aux cieux leur feston crénelé,
Dans ton poing refermé tu recèles des trésors.
T u t'ornes de turquoise, d'azur et d'outremer
Pour célébrer le ciel et ses vergers heureux.
T es minarets ardents se dressent comme un appel
E t les niches en creux lui répondent en écho.
E t c'est bien du céleste qu'également résonnent
Les colonnes élancées, les colonnes cyprès.
Mais pour qu'il ne s'égare dans d'impossibles rêves,
T u rappelles, par tes ocres, sa condition à l'Homme,
La poussière du chemin, la pierre sous le cyprès,
E t les torchis de terre et de paille mêlées.
Fidèle à Zoroastre, ton glorieux ancêtre,
T u traces en tes faïences une alliance sacrée.
Par leurs pointes inversées, le triangle du ciel
E t celui de la terre s'unissent en secret
A u plus profond de l'Homme.

Puis il eut Boukhara
Boukhara la sainte.
T oi qui fus de Nasr l'aimée
T a robe a l'ampleur de la rose des vents.
Pour venir jusqu'à toi, nous avons, par deux fois,
Franchi le lit du fleuve, le bel Amou Darya,
Dont les pierres, on le dit, sont comme de la soie.
De tes mille mosquées la lumière monte au ciel,
Quand en tout autre lieu c'est du ciel qu'elle nous vient.

Pour plaire au voyageur tu te voudrais parfaite
T es façades et tes rues sans relâche tu apprêtes.
Mais ne risques-tu pas d'y perdre un peu ton âme ?
Que serait un jardin sans les fientes d'oiseau
E t que serait un vin s'il ne donnait l'ivresse ?
Laisse monter l'effluve de tes parfums cachés,
Laisse-nous entrevoir le manteau du Soufi,
Laisse du feu sacré s'élever la fumée.
De l'inspir à l'expir, dans la force du souffle,
Nous attiserons la flamme, embellirons notre âme,
A ux ailes de Simorgh nous prendrons notre envol.

E nfin vint S amarcande
S amarcande la douce.
T oi qui vis Djaami étudier en tes terres,
T a robe a le parfum de la rose mystique.
T es façades dressées et tes dômes plissés
Ont porté sous leur aile les arts et les sciences.
Jamais on ne connut telle magnificence.
L'astronome longtemps a contemplé tes cieux
E t le derviche aussi. Les planètes pour l'un,
Les étoiles pour l'autre, perles de Vérité.
T a beauté, S amarcande, a ouvert notre cœur
E t le chant de la huppe l'a fécondé d'A mour.
D'occident en Orient où nous l'avons suivie,
Pour étreindre l'A imé, la huppe fait son nid,
Dans l'herbe, sur les pierres, jusqu'au fait des terrasses
Qu'elle métamorphose en jardins de délices.
Laisse monter en toi le doux son de la flûte,
Il dit notre désir d'aller boire à la source.
A l'heure du retour, en cette fin d'exil,
Retirons-nous en nous en silence fertile
Car je l'entends qui vient, c'est lui, le Bien-A imé.